





# **D'ENCRE ET DE SANG**

Le chant de l'encre  
tome 2

ANNA BRIAC

Copyright © 2018 Anna Briac  
*Dépôt légal juin 2023*  
Tous droits réservés.  
ISBN-13 : 979-10-359-8526-4  
Achevé d'imprimer en France

Marque éditoriale : Anna Briac  
25300 Pontarlier

# Un

---

La main de Lucas se posa sur mon flanc, le bout de ses doigts caressant ma peau nue. Ses mains étaient rugueuses, mais je m'en moquais. Lovée contre lui, mon dos contre son torse, je me sentais bien. Parfaitement en sécurité. Son corps chaud me protégeait du froid. Il murmura dans mon cou :

— Je savais que je finirais par te retrouver.

Son souffle me chatouillait. Un rire m'échappa. Comme il m'avait manqué ! Je ne me souvenais plus exactement de ce qu'il s'était passé. Toute une partie de ces dernières semaines échappait obstinément à ma mémoire, telle l'eau qu'on essaie de saisir dans sa paume. Lorsque je parvenais à me concentrer plus de dix secondes d'affilée, ce constat m'agaçait. Je détestais ce trou dans ma mémoire, mais rapidement mes pensées s'effilochaient comme du brouillard et plus rien n'avait d'importance à part les bras de Lucas autour de moi, sa voix rassurante et nos corps soudés, affamés d'un contact qui ne me rassasiait jamais totalement. Il n'était pas question de sexe : son étreinte m'aurait brisée vu mon état pitoyable.

J'avais beau ne plus savoir exactement où j'étais, mon corps se rappelait à moi par de lancinantes douleurs, trop vives pour n'être qu'imaginaires. Chacune de mes respirations sifflantes déclenchait une vague de minuscules aiguilles qui s'obstinaient à me torturer et je finissais par sombrer à nouveau dans les ténèbres. Ces moments de tendresse avec mon guerrier m'ancraient un peu plus dans la réalité, je grignotais à chaque fois des minutes supplémentaires de lucidité.

— Ne t'en va pas ! le suppliai-je alors qu'il faisait mine de s'écarter.

— Rendors-toi, tu en as besoin.

*N'importe quoi !* J'avais besoin qu'il reste ! J'étais si seule lorsqu'il disparaissait... J'avançai la main vers son visage. Une sensation froide et humide me gagna. À la place de son menton rendu râpeux par la barbe de trois jours qui le rendait si sexy, je ne touchai qu'une surface granuleuse et suintante, plus froide que la mort. De la pierre. En une fraction de seconde, tout me revint. J'étais seule, le traqueur n'était qu'une hallucination réconfortante que j'avais créée pour me tenir compagnie.

Le temps d'un battement de cœur, je me laissai emporter par un espoir fou : qu'il s'agisse du véritable gardien, sous sa forme immatérielle. Après tout, nos magies avaient fusionné, une éternité auparavant, et nous nous étions révélés capables de nous rejoindre en rêve. Le corps du guerrier, contre moi, m'avait paru solide, si réel ! C'était possible, non ?

Sauf que Lucas devait m'en vouloir terriblement de l'avoir trahi et d'être la cause de tant de morts chez les siens. Peut-être n'avait-il même pas survécu au combat que j'avais provoqué au parc Stanley... La dernière fois que je l'avais vu, il était assailli par une horde d'ennemis al'Ewëns venus réclamer justice, des créatures ailées dotées de magie et habitées par une haine destructrice. Par ma faute. J'étais ce qu'il se faisait de mieux, en termes de déclenchement de calamité. Non, mieux valait ne pas trop fantasmer sur sa présence à mes côtés : personne ne viendrait me sauver. Il n'y avait rien de chaud, de rassurant, ni de vivant, ici. Avec un peu de chance, moi aussi, j'étais morte. Et je le méritais, vu l'immense chaos que j'avais provoqué...

J'étais ensevelie sous des tonnes de roche, dans le tombeau que j'avais moi-même créé en retournant le pouvoir de Llan'Aeg contre moi, à l'ultime seconde, des semaines ou des années auparavant. Et comme d'habitude, j'avais merdé. Mon corps n'avait pas réussi à encaisser l'incroyable puissance de l'éclat d'étoile. J'étais en train de me disloquer, et je l'avais accepté. Mon décès rachèterait celui des dizaines de Voraces innocents que j'avais tués en choisissant de sauver Matt, mon petit frère. Percutée par un maelstrom d'énergie monstrueux, la

montagne s'était écroulée et nous avait ensevelis, les deux gardiens psychopathes qui m'avaient poussée à commettre le pire, et moi. J'aurais dû y rester. Trop de victimes innocentes pesaient sur ma conscience. Sauf que même ça, je n'étais pas foutue d'y arriver.

— Sigrid Marson, spécialiste du foirage intergalactique, articulai-je d'une voix pâteuse dans le silence glacé de mon cercueil de pierre.

Ma voix s'étouffa sur les contours rocheux de ma prison. Depuis combien de temps étais-je enfermée dans le ventre de la montagne ? Mes deux bourreaux avaient-ils été réduits en bouillie par le séisme ? Et pourquoi, bon sang, pourquoi étais-je toujours en vie, malgré la douleur insupportable qui pulsait un peu partout dans mon corps à chaque fois que j'essayais de respirer ? Je devais alterner les moments de lucidité et de délire, parce que je me souvenais vaguement m'être déjà posé ces questions. Hélas, les réponses avaient sombré dans les brumes de ma mémoire, à supposer que j'y aie eu accès à un moment ou un autre.

Il fallait que je me secoue. Le pouvoir de Llan'Aeg, la source d'énergie qui squattait mon corps sans ma permission, était infini. Enfin, du moins d'après les dires de mon grand-père, le monarque des Al'Ewëns, qui m'avait joyeusement intronisée dans sa famille de cinglés. Ensuite, il s'était repris et avait décidé de nous faire exécuter, Lucas le guerrier sexy et moi. Par conséquent, dans le pire des cas, je pouvais rester coincée ici pendant des lustres, alimentée seulement par l'énergie du caillou sacré. Une éternité à délirer, seule dans l'obscurité écrasante de ma tombe de roche ? *Putain, non !*

— Réfléchis Sigrid, réfléchis.

Facile à dire. Autant les visions sensuelles de Lucas, les pleins et déliés de ses muscles, la sensation délicieuse de sa peau frottant contre la mienne, me venaient aisément à l'esprit, autant les raisonnements logiques me fuyaient. Ça n'avait rien à voir avec mon état : ma devise principale avait toujours été :

« *L'action, et si on a le temps, la réflexion* ». Jusqu'à présent, je ne m'en étais pas si mal sortie. Mais là...

Je m'efforçai d'observer autour de moi. Mes tatouages qui luisaient faiblement dans la nuit épaisse me permirent de distinguer les contours de l'espèce de caverne autour de moi. En s'écroulant, les blocs de roche avaient formé une grotte minuscule dans laquelle je tenais à peine assise. Aucun point de lumière, aucune sortie repérable. Mon tatouage-bouclier, la dentelle fragile autour de mon biceps, avait dû se déployer sans même que je m'en rende compte, me protégeant de l'avalanche mortelle comme du papier bulle.

En cet instant, je n'étais pas sûre de lui en être reconnaissante : j'étais désormais prisonnière, enterrée vivante quelque part au fin fond de la Russie. Un sort que je n'aurais pas réservé à mon pire ennemi. Par réflexe, je tendis la main sur la gauche et rencontrai une flaque dans un creux de la paroi. Profonde d'un demi-centimètre à peine, elle semblait alimentée en continu par l'humidité qui suintait par les interstices invisibles de ma prison. La neige devait fondre goutte à goutte en surface et s'infiltrer dans ces profondeurs obscures. De l'air se frayait aussi un chemin dans le labyrinthe, me permettant de respirer un peu avant de m'évanouir rapidement.

Je me penchai pour aspirer l'eau, comme j'avais déjà dû le faire à de multiples reprises, parce que ma joue trouva immédiatement le bon angle pour se poser contre la roche et laper le précieux liquide. Ma gorge enflée eut du mal à accepter cette intrusion, et je rassemblai le peu de forces qui me restaient pour déglutir. La fraîcheur me fit du bien, mais mon estomac se révolta avec violence. Depuis combien de temps n'avais-je pas mangé ? J'aurais dû être morte, c'était une certitude. Llan'Aeg devait me nourrir de sa magie puissante.

J'essayai de réveiller mes tatouages, au moins pour avoir la compagnie rassurante de Baïko, mon tigre blanc, mais l'effort était trop important. L'étoile concentrait toute sa puissance pour



me maintenir en vie. Youpi. Un engourdissement me saisit, et je luttai contre l'attrait douillet de l'évanouissement.

— Merde, Matt a besoin de toi. Ne te laisse pas aller !

Penser à mon petit frère aiguillonna mes sens, et me procura un regain d'énergie. La dernière image de lui, juste avant que la montagne ne m'ensevelisse, n'avait rien de très rassurant : trois Porteurs de peau oiseaux l'emportaient dans les airs. Et excepté Aleshanee Robins que je considérais comme une amie, je ne leur accordais qu'une confiance très limitée. Après tout, que connaissais-je vraiment des mœurs des métamorphes ? C'était tous des prédateurs, qui avaient besoin de sang. Et s'ils n'avaient sauvé Matt que pour le dévorer par la suite ? Je chassai cette idée terrible et inutile de mon esprit. Mon petit frère allait bien. Les gardiens avaient certainement fait le nécessaire pour le protéger. Il me fallait y croire en attendant de me libérer de ma prison.

— Allez Sigrid, fais un effort ! Abracadabra. Sésame ouvre-toi ! Expecto Patronum ?

C'était stupide, d'autant plus que les patronus n'ouvraient pas les portes, à ma connaissance, mais parler à voix haute me rassurait. J'entrepris de palper mon corps, pour évaluer les dégâts. Mes côtes saillaient sous mon tee-shirt, tout comme mes hanches et mes genoux. Un physique de marathonnienne éthiopienne, moi qui vouais un culte au chocolat et au café aux marshmallows...

— J'avais justement besoin de me délester de quelques kilos...

Le sarcasme comme méthode de survie... Efficace, comme toujours. Je parvins même à me faire ricaner. Ou plutôt, j'émis un son entre le bêlement et le cri étouffé. La douleur courait dans mes veines, incandescente, et quand mes mains s'attelèrent à la vérification du bas de mon corps et trouvèrent l'angle inhabituel de mon pied par rapport à ma jambe, la vive souffrance m'arracha un cri de bête, et je faillis me mettre à pleurer. En fait, j'essayai même de sangloter, mais mon corps se rebella contre le gâchis d'eau que cela présentait, et je me retrouvai à hoqueter dans le noir, seule, sous des tonnes de roche, condamnée à demeurer emmurée vivante jusqu'à ce que l'éclat d'étoile qui

nourrissait mon corps ne me lâche. Une perspective hautement merdique, à la vérité.

J'avais tenté, à un moment ou un autre, de m'attaquer aux parois de ma prison en déplaçant un bloc grâce à un filet de magie, mais je n'avais réussi qu'à faire s'affaïsser un peu plus encore le plafond de la caverne. Je n'osais plus rien toucher. Le temps s'écoula un peu plus encore, je me recroquevillai et m'abandonnai à nouveau aux ténèbres.

Quand je revins à moi, il fallut un peu moins de temps pour que le brouillard qui me tenait lieu de pensées ne se déchire. Il s'était peut-être écoulé quelques heures ou quelques jours, j'étais tout bonnement incapable d'évaluer le passage du temps. Le froid engourdisait mes membres, mais je n'avais même plus l'énergie de grelotter.

— Fiche-moi la paix ! protestai-je, encore complètement léthargique.

Je n'étais pas seule dans mon cercueil de pierre. Quelque chose me harcelait, me poussait, m'empêchait de replonger. Je voulus chasser la gêne d'un mouvement fatigué, mais l'intrus enfonça ses dents dans mon épaule. La vache, ça faisait mal ! La douleur m'éclaircit les idées. Une sorte de rongeur malingre, la fourrure élimée et l'œil furieux, me dévisageait. Je n'aurais pas été étonnée de le voir se planter les pattes sur les hanches pour me passer un savon.

— Casse-toi. Je ne suis pas encore morte, tu me boufferas plus tard.

À moins que ce ne soit moi qui le dévore ? Mon estomac se souleva à cette pensée. La bestiole grimpa sur mon bras, sans que je trouve la force de la déloger. Bientôt, ses moustaches me chatouillèrent le cou, puis elle fourra son museau humide dans mon oreille.

— N'abuse pas, mon petit pote, soufflai-je en me secouant. Et arrête de couiner, c'est inutile : je ne parle pas le hamster ni la taupe ou le... je ne sais quoi.

Puis épuisée par ces efforts de conversation, je replongeai dans les ténèbres. Quand j'émergeai à nouveau, je fus presque déçue que mon nouvel ami ait disparu. Après tout, Tom Hanks avait tenu des mois sur son île déserte grâce à un ballon, j'aurais pu en faire autant avec Ratounet. Mon Lucas imaginaire aussi m'avait abandonnée. Il ne m'avait plus visitée en songe depuis un moment. Sans doute s'était-il lassé de mon statut de zombie puant. Et même s'il s'agissait du véritable traqueur, cela n'aurait rien changé à ma situation. J'aurais pu essayer de le contacter par le biais du lien magique que nous partagions depuis que nos magies s'étaient accordées, si j'avais eu la moindre maîtrise de mon pouvoir, mais plonger en moi pour trouver Llan'Aeg m'épuisait à tel point que je sombrais dans l'inconscience à la moindre tentative.

Et puis, même s'il était encore vivant, même si j'en avais été capable, que lui aurais-je dit ?

— *Trouve-moi vite, je suis ensevelie sous une montagne quelque part en Russie, mais rien que des centaines de tractopelles ne sauraient affronter en quelques années de fouilles ?*

Comment aurait-il su où creuser, et comment réussirait-il à me sortir de là sans faire s'effondrer un peu plus encore ces milliers de tonnes de roche ?

— Je te rappelle que tu dois être la dernière de ses préoccupations, à l'heure actuelle, me chuchota narquoisement mon subconscient. Tu lui as menti, tu ne lui as pas fait confiance, tu es responsable de dizaines de morts : pourquoi se soucierait-il de toi, désormais ?

J'étais mal barrée. *Vraiment* mal barrée.



## Deux

---

Une éternité plus tard, le petit rongeur réapparut. Il se tenait dans une anfractuosité, devant une fissure large de deux centimètres que je distinguais à peine à la lueur de mes tatouages. Il attendait, se dressant sur ses membres arrière, puis retombant à quatre pattes.  tonn e par son man ge, je me retournai avec difficulté, grognant lorsque la douleur liqu fia mes muscles, et approchai mon visage. Le mulot se glissa dans la faille.

— Non ! Attends ! Ne pars pas !

J'étais pitoyable et je m'en fichais. L'animal ressortit, et j'eus envie de pleurer de gratitude. Mais il se faufila à nouveau, comme s'il voulait que je le suive.

— Bonne idée, mon petit père. Il faut juste que je trouve la bouteille de sirop d'Alice. Je rapetisse et j'arrive !

Je me laissais glisser sur le sol lorsque l'animal me sauta dessus et me mordit l'oreille à m'en arracher un morceau. Je criai et l'envoyai valser contre la paroi. Après cela, notre amitié naissante était certainement foutue. Pourtant, l'animal reprit sa place devant la fissure et me considéra avec mépris. C'est seulement à cet instant que je compris.

— Tu es un Porteur de peau, pas un simple rat, c'est ça ?

Je lus dans ses yeux aux reflets rouges qu'il me prenait vraiment pour la dernière des cr tines d'avoir mis tant de temps   le réaliser. Pour ma défense, j'avais du mal à rester concentrée plus de quelques secondes : la souffrance, l'air vicié, et mon état d'épuisement général ne me facilitaient pas la tâche.

— Et tu as un plan génial pour m'aider à m'extirper de ce trou   ... de ce cercueil de pierre ?

Il voulait manifestement que je le suive. Sauf que si la magie qui cr pitait en moi m'avait permis de me transformer en

créature de moins de dix centimètres, je l'aurais sollicitée depuis longtemps. Ratounet s'impatientait. Il finit par déguerpir, sans doute lassé de mon attentisme épuisé, et j'eus beau le supplier, gémir et le maudire, je ne vis plus le bout de ses moustaches dans ma cellule. Pourtant, sa présence m'avait redonné un peu d'espoir. Je ne pouvais pas me laisser mourir sans faire quelque chose, même si mes chances paraissaient bien minces. Il fallait que j'essaie, au moins. Après tout, rester ici ou tenter une sortie, dans les deux cas je ne risquais que de mourir. Une bagatelle, face à une éternité seule dans le noir.

Je me disputai avec moi-même un long moment afin de prendre une décision : décaler les blocs de pierre, c'était prendre le risque que toute la montagne s'écrase sur ma tête si mon bouclier ne tenait pas le choc. Projeter la magie contre la roche pour me forer un tunnel présentait le même type de risque. Et encore, ces deux solutions n'étaient-elles envisageables que si je parvenais à rester consciente suffisamment longtemps pour appeler Llan'Aeg à moi. Ça paraissait impossible. De rage, je crispai les poings et frappai la terre froide. La douleur remonta le long de mon bras en une longue vibration aiguë qui m'arracha un cri. Je me recroquevillai et laissai mon esprit dériver vers ses ténèbres habituelles.

C'est le moment que choisit Lucas pour venir me rendre visite. Enfin ! Sa présence me soulagea au-delà des mots. Je confiai mon désarroi à mon amoureux imaginaire – car ce n'était pas le traqueur, mais une hallucination née de mon désir fou de le revoir. Le véritable Lucas avait sans doute enterré jusqu'à mon souvenir. « *Sigrid... qui ? Non je ne vois pas* ». En même temps, je l'avais bien cherché...

En tout cas, cette version de Lucas était nettement plus agréable et réconfortante que le guerrier réel, si froid et taciturne. Il effleurait mes flancs avec douceur pour éviter les nombreuses meurtrissures qui marbraient ma peau, déposait des baisers légers sur ma tempe et me soufflait des mots d'encouragement. Lui qui m'avait tellement tapé sur les nerfs par son autoritarisme primaire

et son rôle de traqueur psychorigide me soufflait des mots tendres. Une preuve supplémentaire de son irréalité.

— Tiens le choc, murmurait-il. J'arrive. Je serai bientôt là.

Ça me faisait du bien de l'entendre, même si je n'accordais pas grand crédit à ses propos.

— J'ai eu une idée, lui dis-je en me pelotonnant contre lui. Il faut que j'essaie de creuser la roche...

— On en a déjà discuté, me coupa-t-il. Ça risque de te tuer en s'effondrant. Ton bouclier a réussi à te protéger en te ménageant cette niche, lorsque tout s'est effondré sur toi, mais tu n'as plus assez de force pour réitérer cet exploit. Je t'interdis de mourir ici, tu m'entends ? Je suis en train de chercher une solution, ne t'inquiète pas. Je ne t'abandonnerai pas, tu le sais.

Je le savais. C'était d'ailleurs ce point précis qui avait provoqué sa déception, des semaines auparavant : je ne lui avais pas fait suffisamment confiance pour le laisser m'aider. Je réglais mes problèmes toute seule depuis toujours. Lui qui cultivait la loyauté et la fidélité à leur plus haut degré en avait conçu une cruelle amertume.

— Écoute-moi, repris-je. Je vais passer par la fissure, juste là. L'erreur était de forer à la verticale, mais je crois que si j'essaie par le côté... Ratatouille a un plan.

— Qui ?

Lucas se raidit contre mon dos. Je ne savais pas comment il avait la place de se tenir dans la cavité, vu que j'avais à peine moi-même la place de m'y étendre. Sans doute sa condition d'hallucination lui permettait-elle de s'adapter n'importe où. Il avait l'air inquiet. Je chassai sa question d'un haussement d'épaule.

— Sigrid, tu déliras. Par quel miracle veux-tu passer par ce trou de souris ?

— De rat. Enfin, je crois. On s'en fout. Serre-moi fort, plutôt.

Il s'exécuta, m'enveloppant de sa chaleur, tandis que je m'appuyais contre son épaule. Ses mots rassurants formaient une armure qui me protégeait de l'obscurité et de la peur.

Dès que Lucas eut disparu, je me mis au travail. Tabler sur le fait que le hamster – le cochon d’Inde ? – essayait vraiment de me sauver la vie et qu’il savait ce qu’il faisait était sans doute un peu dingue. *Complément débile, oui !* hurla ma conscience. Pourtant, c’était mon seul espoir. Je commençai par passer les doigts dans l’anfractuosité et remarquai que la fissure allait s’élargissant après un premier goulet de quelques centimètres. Je ne pris pas la peine de réfléchir davantage, c’était ma seule option. Je fermai les yeux et fis appel à Llan’Aeg, tout au creux de moi.

Rien du tout. Il n’y avait que le noir et la peur.

Je soupirai de frustration et tentai d’apaiser les battements de mon cœur avant de réessayer. Il me fallut plusieurs tentatives pour dénicher le mince filet de pouvoir qui suintait à l’intérieur de moi. La magie répondit doucement, en une ondulation à peine perceptible sous des doigts immatériels. Avec mille précautions épuisantes, je l’attirai à la surface de mon esprit et la dirigeai avec une prudence infinie sur la paroi, à la manière d’un foret fin. Au début, il ne se passa rien. Je serrai les dents, m’obligeant à lutter contre la faiblesse qui s’emparait de moi, et tirai davantage sur le flux. De la poussière s’envola et un morceau de pierre de la taille de mon poing roula le long de ma jambe.

Je stoppai net, terrifiée à l’idée que cet infime mouvement provoque l’écroulement de la montagne. Mais nul grondement ne monta des entrailles de la terre, pas la moindre vibration annonciatrice de catastrophe. Je relâchai ma respiration et m’attelai à décrocher un second morceau, pas plus gros que le premier. Quand il se détacha à son tour dans un craquement sec, une douce euphorie s’empara de moi et je sombrai dans l’inconscience. L’effort avait été trop important.

Pourtant, à partir de cet instant, je repris mon travail de fourmi à chaque phase de réveil, et je constatai que loin de m’épuiser plus vite, je reprenais au contraire un peu de forces, galvanisée par mon relatif succès. Pierre après pierre, je finis par



dégager un passage assez large pour y glisser ma tête, puis mes épaules, ce qui me permit d'observer le boyau dans lequel j'avais l'intention de me faufler. Je ne distinguais rien au-delà d'un mètre, et ce que je vis doucha mon enthousiasme. Il n'y avait pas de tunnel, pas de grotte, seulement d'autres rochers mêlés à de la terre. Aucun passage évident ne se dessinait.

— Merci, Ratounet pour ce plan magnifique...

Pourtant, je refusai de lâcher prise et je m'accrochai à la pensée que si le cochon d'Inde m'avait indiqué ce chemin, c'était que chemin il y avait. Quelque part. Alors je poursuivis mon travail d'excavation, repoussant les gravats dans ma grotte au fur et à mesure. Petit tas de cailloux après petit tas de cailloux, je réussis à me dégager un passage suffisant pour y ramper. Dès que le dernier obstacle roula au sol, j'adressai un salut rapide à ma prison, et sans me laisser le temps de changer d'avis, je m'aplatiss au maximum pour m'enfiler dans le conduit étroit. Je savais que je ne pourrais plus revenir en arrière et que j'avais toutes les chances de mourir écrasée à un moment ou un autre. Ma cheville heurta le rebord de la pierre, je hurlai et me mordis les lèvres au sang, mais cela me donna la rage nécessaire pour m'engager totalement. Et mon calvaire redoubla d'intensité.

Je me glissai dans des coudes formés par l'enchevêtrement de débris, m'étirai pour atteindre des aspérités qui m'aidaient à avancer. La roche m'enserrait, je rampais et je n'avais même plus la place de me retourner ni même de lever la tête. Je restais parfois coincée de longues heures, un bras le long du corps, ne parvenant à bouger que d'un millimètre à la fois. J'étouffais, la panique me submergeait et je criais, juste pour entendre le son de ma voix. L'horrible sensation d'être avalée vivante était plus terrifiante que jamais, et mille fois je me maudis d'avoir tenté de m'échapper : ma situation était bien pire que lorsque je croupissais dans la grotte.

Je ne sentais même plus ma jambe et je respirais avec difficulté. À intervalle régulier, je m'évanouissais, lorsque la terreur ou la douleur se faisaient trop vives. À certains moments,

la roche était si dure et dense que je ne pouvais même pas l'entailler, et qu'il me fallait ramper en arrière pour trouver un endroit plus friable, et parfois au contraire, le sol était presque sableux et je déclenchais des cataractes de fins graviers et de poussières qui m'asphyxiaient et me renvoyaient dans les limbes de l'inconscience.

Heureusement, Ratounet apparaissait régulièrement, ce qui m'empêchait de sombrer totalement dans le désespoir. Il me gratifiait de bons coups de dents motivants si je faisais mine d'abandonner et m'indiquait où concentrer la frappe de la magie pour agrandir des ouvertures par lesquelles lui seul pouvait circuler.

Je ne faisais plus dans le détail : à bout de forces, l'esprit presque fou à l'idée de rester coincée là-dessous pour toujours, je lâchais désormais de grandes salves d'énergie qui entaillaient la roche avec vigueur. Il m'était de plus en plus facile d'utiliser le pouvoir de Llan'Aeg, comme si j'avais rompu un barrage intérieur qui m'empêchait d'y accéder. Je ne croyais pas vraiment que je m'en sortirais vivante. Tout au fond de moi, la conviction que j'allais mourir hurlait à pleins poumons, mais je pratiquais la tactique de l'autruche depuis si longtemps, que je parvenais à continuer à progresser. Centimètre après centimètre.

Enfin, au bout de mille éternités de douleur, mes mains ne rencontrèrent plus d'obstacles.

## Trois

---

Il faisait nuit, et je mis un moment avant de comprendre que je respirais librement, allongée au beau milieu d'un pierrier formé par un éboulis. J'avais quitté mon enfer. Le soulagement et l'épuisement me cueillirent comme un coup de poing dans le ventre. J'avais réussi ! Je réalisai que je n'y avais jamais vraiment cru. Ce vent froid sur ma peau, cet espace autour de moi, et le ciel piqueté d'étoiles très loin au-dessus, pouvaient-ils être une autre de ces hallucinations ? L'air me semblait si pur, presque tranchant comparé à l'odeur terreuse et douceâtre dans laquelle j'avais baigné si longtemps. Pourtant, quand on porta une gourde de thé chaud à ma bouche, une main étrangère soutenant ma nuque, et qu'on posa sur moi une couverture lourde, je pleurai comme un bébé en marmonnant des remerciements sans fin.

— C'est normal, petite. Buvez, vous en avez besoin.

Mon bracelet de Babel tatoué au creux du poignet me permettait de comprendre toutes les langues. Je remerciai l'homme en russe avant de m'écrouler à bout de force.

Quand je m'éveillai, j'étais allongée dans un lit confortable. Ma première pensée fut que mon subconscient était un enfoiré qui se montrait d'une cruauté sans bornes en me faisant croire que je m'en étais tirée. Mes doigts s'enfoncèrent dans une couette moelleuse. Je poussai le test plus loin et bougeai ma cheville : une douleur terrible irradiait le long de mon mollet pour finir en explosion dans mon genou. Lorsque je repris mes esprits, le lit m'accueillait toujours. J'étais vraiment sortie de l'enfer ! Je me détendis et observai l'endroit où je me trouvais, éperdue de gratitude pour mon sauveur. Il s'agissait d'une vaste pièce, toute en bois clair, décorée de tentures colorées. Un poêle à bois sur lequel mijotait une casserole à l'odeur appétissante diffusait une

chaleur agréable. Une table, deux chaises, une télévision d'un autre âge, un grand coffre sculpté. Des vêtements pendaient à une patère, au-dessus de lourdes bottes fourrées. Un homme âgé me tournait le dos, occupé à mélanger le contenu de la casserole qui répandait un fumet merveilleux. Dans une pièce à côté, séparée seulement par un rideau relevé, une femme consultait un ordinateur portable. Mon estomac émit un grondement provocant.

— Vous êtes réveillée. C'est bien.

Le vieil homme versa une louche du bouillon clair et odorant dans un bol qu'il me tendit. Rien que le parfum de carotte et de pomme de terre faillit me faire tourner de l'œil. Je me redressai avec difficulté, et m'adossai au mur lambrissé. Une cuillère à la fois, je laissai le liquide divin me ramener à la vie. Trop rapidement à mon goût, ma faim se mua en écœurement et des crampes me vrillèrent l'estomac. Je reposai le récipient sur la chaise qui servait de table de nuit, et je m'affaissai contre l'énorme oreiller, luttant contre la nausée. Je perdis, et vomis le peu de nourriture que j'avais ingurgitée sur le plancher brut. L'homme nettoya sans dire un mot ni paraître fâché le moins du monde.

— Je suis désolée...

— Ça prendra du temps, dit la femme qui nous avait rejoints, c'est normal.

Je hochai la tête, et sombrai dans un sommeil réparateur. Les tentatives de repas suivantes se soldèrent toutes par le même résultat. Pourtant, le peu que je gardais dans mon estomac me ramenait doucement à la vie, et me permettait de communiquer davantage avec mes hôtes. Ils étaient deux, le vieil homme qui m'avait recueillie le premier jour, et son épouse, une femme sèche aux cheveux gris tirés en chignon sévère. Nous vivions les trois dans les deux pièces que comportait la maisonnette, et je compris que c'était leur lit que j'occupais. Eux dormaient par terre sur des matelas de laine qu'ils roulaient dans un coin pendant la journée.

J'appris que c'était elle, la porteuse de peau, et qu'elle

n'avait pas apprécié toutes les fois où je l'avais appelée « la taupe » ou « le hamster ».

— Je suis un rat, déclara-t-elle en redressant ses épaules frêles. Et que vous n'y connaissiez rien en zoologie ne vous autorise pas à vous montrer irrespectueuse.

Je m'excusai platement, et me promis de devenir une experte en rongeurs. Ce serait désormais ma nouvelle passion. Dès que j'aurais retrouvé suffisamment de forces pour ramener mon frère à la maison. Ma mémoire me rappela que je n'avais plus de maison, mon appartement étant parti en flammes des semaines auparavant. De toute façon, je ne pourrais vraisemblablement plus mettre les pieds au Canada, puisqu'aux dernières nouvelles, j'étais toujours accusée de meurtre. Et pour peu qu'on m'ait collé sur le dos la mort des innocents du parc Stanley... Tant pis. Je trouverais autre chose, ailleurs. L'important était de rejoindre Matt, puis j'établirais une nouvelle religion et vouerais un culte aux rongeurs. Voilà. Chaque chose en son temps.

La vieille femme s'appelait Masha et elle avait toujours vécu dans ces montagnes avec son mari, Volya, pour fuir les questions embarrassantes et les préjugés des villageois.

— Nous aurions pu nous installer en ville, comme notre fils Grigori. C'est un Porteur lynx. Il dit qu'il passe plus inaperçu dans les rues bondées d'habitants pressés, que moi toute seule dans la vallée, mais nous sommes heureux ici.

Je n'en savais pas beaucoup plus à leur sujet. Mes hôtes parlaient peu, et mon propre état physique m'obligeait à mobiliser toute mon énergie pour guérir. L'art de la conversation attendrait. Chaque jour, je m'efforçais de me lever et de marcher quelques pas, avant que la douleur ne me terrasse. Ma jambe avait vraiment souffert, malgré les emplâtres, les cataplasmes et les boissons au goût infâme préparées par Masha, qu'ils me faisaient ingurgiter pour lutter contre l'infection.

— L'os s'est déplacé, et a transpercé votre cheville, m'informa Volya. Masha est une excellente guérisseuse, mais vous risquez de boiter, peut-être toute votre vie.

Je m'en moquais éperdument. La plaie avait été recousue et aucune infection n'entravait ma lente guérison. Jour après jour, je fus capable de franchir quelques mètres de plus, en m'efforçant de ne pas m'appuyer sur ma jambe blessée. Je m'entraînais à effectuer des allers-retours d'un bout à l'autre de la cabane, me rattrapant aux murs de bois lorsque je n'en pouvais plus. Mes sauveurs me laissaient faire, sans jamais se précipiter à mon secours lorsque je faiblissais et que je m'affaissais sur le plancher. Volya se contentait de m'aider à me remettre au lit, avec un regard approbateur pour la distance parcourue.

Un matin, alors que Masha changeait le pansement qui immobilisait ma cheville en voie de cicatrisation, je lui assurai que je me débrouillerais seule pour faire ma toilette. Je me comportais comme un poids mort depuis que j'avais quitté la grotte. Comme si la panique monstrueuse qui m'avait habitée tous ces temps et me tenait éveillée n'avait laissé de moi qu'une loque sans énergie et hagarde confiée aux bons soins de mes sauveurs. Ça suffisait. On s'occupait de moi comme d'un chaton nouveau-né, et je commençais à en concevoir une certaine gêne. À mon arrivée dans la petite cabane, j'avais le vague souvenir qu'on m'avait trempée dans une sorte de gigantesque tonneau qui servait de baignoire, dans une grange, derrière la maison. Je me souvenais seulement de la sensation désagréable du froid sur ma chair, et de la lumière du soleil qui blessait mes yeux restés si longtemps dans l'obscurité. Ils s'y étaient mis à deux pour me décrasser, leurs gestes secs, mais efficaces contribuant à me redonner une apparence humaine, du moins je l'espérais. Ils avaient aussi coupé court mes cheveux, qui étaient dans un tel état que les démêler aurait été impossible.

Cette fois pourtant, je me sentais capable de me débrouiller seule. Et puis, il fallait que je sache à quoi je ressemblais sans la chemise de nuit, si ce que mes mains palpaient, ces os saillants, ces creux vifs sous mes doigts étaient aussi monstrueux que je le supposais. Masha hocha simplement la tête et s'écarta pour que je traverse la cabane. Elle me donna

une sorte d'éponge et une serviette rêche, et elle sortit à ma suite pour me montrer le fonctionnement de la douche installée dans la grange derrière la cabane. À l'intérieur du bâtiment, il y avait la baignoire-tonneau que j'avais déjà expérimentée, et derrière une porte, un sauna de bois blond qui me fit baver d'envie.

— Pas encore, me dit Masha. Tu es trop faible et c'est mauvais pour la cicatrisation.

L'eau de la douche était plus chaude que ce que j'avais craint, grâce à des panneaux solaires installés sur le toit. La vieille femme s'éloigna en me laissant un flacon de gel douche à la papaye, que je trouvai totalement incongru dans cette région du bout du monde. Je pris une grande respiration avant d'ôter le manteau puis la chemise de nuit dont j'étais vêtue. Le local n'était pas chauffé, et le froid, tout relatif en ce début d'automne, me saisit pourtant. Je me sentais plus fragile qu'un faon nouveau-né qui vacille sur ses pattes. Il n'y avait pas de miroir, mais la porte vitrée du sauna ferait l'affaire pour me donner une idée de mon apparence.

Le choc fut d'une violence inouïe. Le souffle coupé, je contemplai l'image de cadavre qui me faisait face. Il me fallut quelques secondes avant d'admettre que cette silhouette décharnée, comme dévorée de l'intérieur, c'était moi. Ma chair et mes muscles avaient fondu, ma poitrine s'était creusée, mes jambes n'étaient plus que de grêles baguettes absurdement reliées à mon bassin. Une cicatrice rouge et boursouflée courait de mon genou à ma cheville. Sur mes côtes et mes épaules, des plaques de croûtes laissaient la place à une peau rose et lisse qui contrastait avec mon teint hâlé naturel. Mes tatouages s'étaient déformés sur ma chair fondue et avaient pris une teinte grisâtre qui m'arracha un sanglot. Mes cheveux ultra courts, réduits à un fin duvet de quelques centimètres, accentuaient la maigreur de mes traits, et mes yeux semblaient manger tout mon visage. Une main crispée sur la bouche, je retins un hoquet d'horreur devant cette fille que je ne reconnaissais pas. Il me fallut un moment pour encaisser le

choc. Puis je me secouai. J'étais vivante, c'était tout ce qui comptait. L'autruche en moi refit surface :

— C'est quand même fou d'en arriver à regretter ses fesses !

L'autruche n'avait pas tort. Et j'imaginai bien qu'un traitement à base de cheeseburger serait en mesure de résoudre ce problème temporaire. Alors j'inspirai un grand coup et me glissai sous l'eau chaude. Je m'assis par terre pour me savonner, car l'effort me faisait trembler, et décidai que ma nouvelle coupe avait un avantage formidable : fini les nœuds dans les cheveux. C'était un point super positif, non ?

Alors que la mousse glissait sur mes membres en bulles délicieusement parfumées, je m'efforçai de trouver le courage de vérifier si mes tatouages étaient toujours en vie. J'avais consacré toute mon énergie à essayer de survivre, et l'encre sur mon corps s'était comme mise en hibernation profonde. Après quelques respirations hésitantes, l'eau chaude coulant sur ma nuque, je fermai les paupières et essayai de réveiller Baïko. Mon gros tigre ne bougeait pas. Je le poussai un peu plus fort, le cœur rempli de panique. Il ouvrit un œil et feula tout doucement, sous ma peau.

— Salut, mon beau, murmurai-je, la gorge serrée par l'émotion. Tu as bien dormi ?

Il me mit un coup de museau et s'étira, les pattes tendues et le dos arqué, à l'intérieur de moi. Puis à pas de velours, il glissa le long de ma peau en un long serpent noir et quitta lentement mon bras pour s'incarner à mes côtés. Je me jetai à son cou.

— Tu m'as tellement manqué !

Sa fourrure sentait atrocement mauvais, et ses côtes se dessinaient sous mes doigts. Il avait pâti lui aussi de ces semaines d'enfermement. Je m'en fichais. Il était là, mon gros félin, mon ami fidèle, mon protecteur. Les bras autour de son cou, je fourrai mon nez dans son pelage. Je renversai le contenu du gel douche sur lui et le frottai vigoureusement.

— Tu n'aimes pas ça, hein ?

D'un coup de langue râpeuse, il réclama un peu d'espace. Je le lâchai à regret et il s'ébroua comme un gros chat. Sa fourrure



avait presque retrouvé son blanc neigeux. Dans mon dos, mes ailes s'étirèrent elles aussi en un long soupir et se matérialisèrent. Je les fis claquer maladroitement et lâchai une exclamation. Mon Dieu que ça faisait mal ! On pouvait se casser un tatouage ? À cet instant, j'en étais convaincue. Mes plumes pendaient d'une façon peu naturelle, trempant dans la flaque d'eau tiède sur le sol. Je passai la main sur l'arc supérieur de mon aile gauche, celle qui me faisait le plus souffrir, palpai le cartilage en retenant mes gémissements. Tout semblait pourtant à peu près à sa place. Par un effort de volonté qui m'arracha un nouveau cri, je les réintégrai à mon corps, simples lignes d'encre noire dans mon dos. Je vérifiai si mes autres tatouages étaient opérationnels eux aussi, et rassurée de les sentir respirer à l'intérieur de moi, je ne tirai pas davantage sur ma magie. Baïko me donna un coup de tête contre l'épaule, manifestant son besoin de repos. On n'était pas au mieux de notre forme, mais on avait quitté notre tombeau. On allait s'en sortir.

Mes larmes montèrent d'un coup, impossible à retenir. Le contrecoup de ces semaines de terreur me percuta brutalement. Il était temps que je pleure sur moi-même, je pouvais me laisser aller, cette fois. Alors dans la bonde de la douche, je laissai s'écouler la peur qui m'engluait. Je me débarrassai des tonnes de pierre qui pesaient encore sur moi, et je me libérai de l'angoisse folle d'être prisonnière pour toujours. Les épaules secouées de sanglots, je pris enfin la pleine mesure de ce que j'avais vécu durant ces longues semaines, et de ce que j'avais perdu. Matt, Lucas, ma vie. Je pleurerai comme jamais, et je criai mon désespoir et ma colère. Recroquevillée par terre sur le carrelage d'un autre âge, je me vidai de ces semaines d'enfer.

Quand je quittai la grange, j'avais l'esprit clair, enfin. La douche m'avait remis les idées en place, un soleil froid brillait haut dans le ciel. Il était temps d'affronter le réel. Je m'étais assez reposée, j'avais des choses à faire et je ne pouvais plus rester pelotonnée dans ce lit, attendant que les jours s'écoulent sans fin. Mon petit frère devait me croire morte, il fallait que je le retrouve. Il me manquait terriblement, maintenant que je m'autorisais à

penser à lui. Nous allions nous revoir, et je pourrais à nouveau le serrer dans mes bras.

Quant à Lucas...

La douleur de cette perte-là serait compliquée à gérer.

## Quatre

---

Je regagnai la cabane en me tenant aux rondins de la paroi et pris place sur une des chaises face au poêle. La chaleur caressait agréablement ma peau. J'étais prête à reprendre pied dans le réel, et le contrôle de ma vie par la même occasion. Mes hôtes répondirent de bonne grâce à ma déferlante de questions.

— Nous vous avons recueillie le vingt-quatre août. Mais je veillais sur vous depuis plus de deux semaines, le temps qu'il vous a fallu pour vous extirper du ventre de la terre.

Je me forçai à refermer ma bouche béante. Lorsque la montagne s'était écroulée, mai touchait à sa fin. J'avais donc passé près de trois mois dans mon cercueil de pierre... Une sueur glacée inonda mon dos. Merde, comment avais-je fait pour survivre à cela ?

— J'ai mis longtemps à vous trouver, m'expliqua Masha. Je vous sentais, là en dessous, je savais qu'il y avait quelque chose, une présence vibrante, mais si ténue qu'il m'a fallu des jours pour comprendre qu'il s'agissait d'un être humain et pas un petit animal. Mais ça pulsait avec tant de détermination, la magie que je goûtais sous la langue avait un goût si particulier, qu'il m'a bien fallu me rendre à l'évidence...

— Je suis une hybride, mon père était Al'Ewën et ma mère une gardienne. J'imagine que c'est ce qui vous a perturbée.

— Oui, c'est ce que j'ai fini par réaliser. La trace énergétique était tellement différente de ce que je connaissais, et pourtant pas complètement inconnue. Un vrai casse-tête.

— C'est devenu une sorte d'obsession, poursuivit Volya en adressant un clin d'œil à son épouse. Masha est une femme... têtue.

— C'est une qualité, vieux fou ! marmonna la vieille femme en retenant un sourire. Je savais depuis le début qu'il y avait quelque chose.

— Quand la terre a tremblé à la fin du printemps, nous l'avons sentie se cabrer sous nos pieds, et même moi qui ne suis qu'humain, j'ai compris que ce n'était pas naturel. Un champ électrique s'est enveloppé autour de moi comme une langue qui venait me goûter. Mes cheveux se sont dressés sur ma tête.

— Tes cheveux, mon amour ? glissa son épouse avec malice.

Il passa sa main sur son crâne chauve et lui sourit avec affection.

— Sensation fantôme. Je jurerais qu'ils sont encore là, tu sais.

Elle lui tapota la main avec affection, et reprit :

— Il y a eu un tel déferlement de magie, que j'en ai été comme ivre pendant des semaines. Nous sommes pourtant à plusieurs kilomètres du lieu où ça s'est produit. Et je suis prête à parier que vous en êtes responsable, ma petite. J'ignore ce que vous avez fait, mais je n'ai jamais ressenti une puissance pareille. C'est cette énergie qui m'a guidée jusqu'à vous. On a sillonné une zone immense pour dénicher un point d'accès, et encore des jours et des jours pour vous rejoindre.

— Il n'y a pas de mots assez forts pour vous dire ma gratitude, dis-je doucement. Je ne sais comment vous remercier pour tout ce que vous avez fait pour moi, en me cherchant, puis en me recueillant chez vous. Je vous dois la vie.

— Certaines dettes ne sont pas faites pour être remboursées, répliqua doucement Volya.

Masha s'était levée et remuait une sorte de bortsch dont l'odeur emplissait la cabane de son parfum épicé. Je me sentais épuisée. Je passai la paume de ma main sur mes épaules désormais osseuses et je retins un soupir résigné.

— Si, vous pouvez faire quelque chose pour nous, reprit la vieille femme au-dessus de sa casserole. Nous souhaitons vivre tranquilles, et si nous nous sommes installés ici, c'est entre autres parce que je refuse de prêter allégeance à l'espèce de psychopathe

qui sert de chef aux Porteurs de peau sur cette partie du continent. Je ne veux pas être répertoriée, sur aucun registre. Je suis trop vieille pour faire face à une nouvelle chasse aux sorcières.

— Nos parents ont connu la déportation pendant la Seconde Guerre mondiale, expliqua sobrement Volya. Je suis humain, mais je sais très exactement ce que ça fait, d'avoir peur de révéler son identité. Contrairement à ce que serinent les livres d'histoire, les erreurs du passé seraient vite oubliées si notre existence était révélée... Le monde est à nouveau prêt à basculer, vous savez. Alors ne dites pas un mot à notre sujet, et surtout pas au gardien qui vous cherche et qui nous a rendu visite.

Mes tripes firent un triple nœud dans mon ventre.

— Je ne dirai rien, je vous le promets. Le gardien... vous a-t-il donné son nom ou sauriez-vous me le décrire ?

— Un ours très en colère, vous visualisez, ma jolie ?

Merde. J'imaginai très bien. Volya fit la grimace et posa une main sur le bras de sa femme, avant de compléter sa description :

— Un traqueur certainement, grand et fort. Un guerrier aux iris gris ardoise.

— Il ne nous a pas donné son nom, mais comme il semblait sur le point de mordre, j'en ai déduit que vous retrouver flirtait dangereusement avec une obsession. Il semblait prêt à déménager la montagne pierre par pierre pour vous remettre la main dessus.

— Il marmonnait qu'il allait vous « *faire payer* », et d'autres choses que nous n'avons pas comprises, précisa Volya.

Je déglutis.

— Et j'ignore comment il pouvait être au courant, ajouta son épouse, mais il cherchait justement un métamorphe belette ou hamster, a-t-il dit. Comme vous êtes tous les deux affublés du même handicap cognitif, il m'a semblé naturel de supposer que vous vous connaissiez. Et j'ai l'impression que vous l'avez fort contrarié, parce que prononcer votre nom paraissait lui arracher la gorge.

Ça ne pouvait qu'être Lucas. J'en étais à la fois terriblement soulagée, car cela signifiait qu'il avait survécu, et affligée au-delà des mots, car les hallucinations dans la grotte n'en étaient pas. Et il était furieux contre moi, ainsi que je l'avais pressenti. Cela n'aurait sans doute pas dû m'affecter à ce point, mais ça faisait pourtant un mal de chien. Il avait dû me chercher sans relâche pour me retrouver, pour le compte du conseil certainement, maintenant qu'ils savaient que je possédais Llan'Aeg. Il avait compris, avant moi sans doute, que le rat qui venait me rendre visite n'en était pas vraiment un. Dire que je lui avais confié tout ce que je ressentais, la violence terrifiante de mes sentiments à son égard, mes regrets de l'avoir trahi, et mon désir cru pour lui, alors que je n'étais plus qu'une loque ! J'étais convaincue de ne m'adresser qu'à moi-même en attendant de mourir ! Et il m'avait écoutée patiemment, une lueur étrange dans les yeux. Je m'étais ridiculisée. Une pensée incongrue me mortifia davantage encore : avait-il senti mon odeur atroce, avait-il perçu mon haleine de corps pourrissant ? Je me pris la tête entre les mains.

— Volya lui a dit que nous étions certes clairvoyants, mais qu'aucun de nous n'était Porteur.

— Il vous a crus ?

— Et bien... En plus de mes gênes de Porteur, ma mère m'a transmis un autre de ses talents. Elle était aussi guérisseuse, un peu sorcière. C'est grâce à son savoir que j'ai réussi à vous sauver. Peut-être un peu aussi grâce aux antibiotiques qu'on vous a injectés, concéda la vieille femme, comme à regret.

Elle s'arrêta un moment avant de reprendre :

— Une des premières recettes qu'elle m'a apprises, c'est une tisane qui neutralise l'aura... Elle est toujours là, palpitante, mais dissimulée sous votre peau.

— Celle que vous me faites avaler tous les jours ?

— Évidemment. Sinon ça fait longtemps que votre gardien aurait débarqué ici.

Elle haussa les épaules comme si j'étais stupide. Je devais l'être, assurément, pour ne rien avoir remarqué. Je plissai les yeux sans distinguer aucun halo autour d'eux, et lorsque je levai la main à hauteur de mon regard, je ne vis pas non plus l'aura argentée qui me caractérisait. Il était vraiment temps que je me remette les idées en place.

— Le gardien ne s'est pas attardé, reprit Masha, nous n'étions pas ceux qu'il recherchait. On est très doués pour avoir l'air vieux et faibles, c'est notre survie à nous aussi qui est en jeu. Alors c'est la seule reconnaissance de dette que nous souhaitons : quand vous partirez d'ici, ne révélez rien à notre sujet.

— Vous pouvez compter sur mon silence.

J'essayai de réfléchir, mes idées se mettant lentement en place.

— Les gardiens, ils sont toujours dans le coin, vous pensez ?

— Les traqueurs ne lâchent jamais leur os, et vous avez manifestement réussi à en fâcher un certain nombre. Ça grouille de monde, de l'autre côté de la montagne.

Le fait que les gardiens me cherchent n'avait rien d'étonnant. Après tout, je leur avais volé le caillou qu'ils convoitaient. Ils espéraient sans doute faire main basse dessus, à défaut de me sauver.

Je passai les jours suivants à me documenter. Assise par terre devant l'écran de télévision, je rattrapai mon retard en information. Pendant mon ensevelissement, un paquet de choses étaient arrivées. Après l'affrontement à Stanley Park, des images d'Al'Ewëns avaient filtré et s'étaient répandues sur la toile. À présent, le monde semblait sur le point de sombrer dans le chaos. Les journaux télévisés diffusaient des scènes d'émeutes, interviewaient des passants qui exprimaient leur incompréhension paniquée face à cette intrusion du surnaturel dans leur quotidien. On ne rencontrait des monstres et de la magie que dans les films ou les romans, et soudain, les hommes réalisaient qu'on leur mentait depuis toujours. Ils étaient terrifiés, et très en colère. La plupart n'y croyaient pas : il fallait être clairvoyant pour discerner

la véritable nature des Al'Ewëns. Sauf qu'apparemment, ce don de seconde vue s'était multiplié de façon exponentielle sur la planète.

— L'immense décharge magique que nous avons ressentie, ici, il semble qu'elle se soit propagée un peu partout, m'expliqua Volya.

— Par le maillage énergétique de la terre, compris-je.

La puissance de Llan'Aeg s'était déversée dans les lignes d'énergie qui parcouraient la planète, lorsque j'avais essayé de la projeter vers le portail des Al'Ewëns, puis quand je l'avais rappelée à moi. C'était sans doute pour cette raison que je n'étais pas morte lorsqu'elle avait réintégré mon corps : une partie de sa force avait bifurqué, empruntant d'autres chemins. Et elle avait provoqué un bazar sans nom.

— Cette magie était si forte qu'elle a réveillé les sens endormis de ceux qui portaient le gène de la clairvoyance, sans que leur don se soit révélé jusqu'alors. Leur nombre a explosé, et les gardiens ont été pris de court : des milliers de gens ont commencé à percevoir ce qui se cachait dans l'ombre. Les auras, les Voraces parmi la population, et nous, les Porteurs de peau. Ils ont paniqué, évidemment. Comment les en blâmer ? Leurs pires cauchemars matérialisés dans la réalité ? Il y a de quoi devenir dingue, quand on n'a pas été préparé à ça. Les autorités ont expliqué qu'il s'agissait d'empoisonnements, d'hallucinations collectives, ou d'un virus étrange, bref, ils ont tenté par tous les moyens de les faire passer pour des malades ou des cinglés, jusqu'à ce que les premières images de Voraces commencent à circuler sur le net. Et là, ça a été l'escalade. Les gardiens ont dû révéler leur existence et lever le voile sur la vérité, du moins en partie. Les Porteurs ont choisi de continuer à se dissimuler, de peur que les populations ne se trompent d'ennemi. Et le conseil tente maintenant de gérer l'afflux des clairvoyants, tandis que chaque pays essaie de ramener un peu de calme et de confiance dans ses rangs.

— Le monde entier a été frappé ?



— Non, certaines zones ont été plus touchées que d'autres. J'ignore ce que vous avez libéré, ma fille, mais vous avez semé un trouble indescriptible. Et rien ne sera plus comme avant, désormais.

Dire que j'avais été forcée d'agir ainsi m'absolvait-il de cette responsabilité ? Que j'ignorais quel cataclysme je déclenchais en lâchant la bride au pouvoir de Llan'Aeg ? Je savais bien ce que Lucas aurait répondu : on avait toujours le choix, et j'avais fait le mauvais en cherchant à sauver mon petit frère au détriment du monde entier. Que je n'avais réfléchi à rien, rien anticipé, rien prévu, à part ce besoin viscéral d'écarter Matt des mains d'Arjun. Une fois de plus, j'avais merdé, et je m'étais surpassée. C'était pire que jamais.

Le monde avait basculé, et aussi déplaisant que cela soit, j'en étais responsable. Quels qu'aient été ses sentiments pour moi à un moment, après un truc pareil, dès que Lucas me mettrait la main dessus, il m'enfermerait pour toujours. J'étais un danger public. La tisane de Masha bloquait certainement aussi notre capacité à fusionner dans nos rêves, car il n'était plus venu me rendre visite depuis que j'étais sortie de ce cauchemar. Il devait être furieux, se demandant pourquoi il ne parvenait plus à m'atteindre. Il ne tarderait pas à comprendre que j'avais réussi à m'enfuir, et il me pourchasserait sans relâche. Il fallait que je quitte cet endroit le plus vite possible, je mettais mes hôtes en danger. Je pouvais au moins faire cela pour tenter de contrebalancer le cataclysme que j'avais provoqué. Je n'avais plus qu'à prier pour que l'univers le prenne en compte dans sa balance karmique.

Je quittai la cabane de mes hôtes alors que l'automne s'annonçait. Masha me laissa un stock de son mélange amer spécial bloqueur de magie et m'enseigna sa précieuse recette.

— Vous allez en avoir besoin, me déclara-t-elle. Votre énergie unique vous fera repérer en un rien de temps, car les clairvoyants

se sont éveillés particulièrement nombreux dans la région, sans doute parce que nous étions au plus proche de l'épicentre de votre pouvoir.

Je promis que je ne la divulguerais pas, afin de ne pas les mettre en danger. Je voulais retrouver Matt. C'était ma priorité absolue. Vu le chaos que j'avais causé, il était en danger s'il était encore aux côtés des Porteurs de peau qui l'avaient sauvé. Les rapaces qui l'avaient emporté dans les airs l'avaient-ils gardé auprès d'eux ? Je savais que chez les métamorphes, on protégeait les enfants. Mais Matt n'était pas l'un d'eux, et j'étais celle qui les avait mis en danger. Je n'avais aucun moyen de contacter Aleshanee, ma copine-faucon : malgré mes recherches, j'avais été incapable de trouver la moindre trace d'elle sur le net. Il était hors de question que je me tourne vers les gardiens, si je tenais à ma liberté.

Mes hôtes demandèrent l'aide de Grigori, leur fils. Ce dernier ne parut pas ravi, mais il accepta de me donner un coup de main, surtout pour que je décamps de chez ses parents. Je les mettais en danger en restant chez eux, j'en avais bien conscience. J'ignorais quel métier faisait exactement le Porteur-lynx, mais il avait le bras long et des relations. Il lui fallut moins d'une semaine pour me fournir de faux papiers, un vieux portable, et les coordonnées d'un Porteur qui saurait sans doute dénicher le numéro d'Aleshanee.

— Ta prochaine étape, c'est à Kolomna, à deux heures de Moscou, m'expliqua-t-il. Tu en as pour plusieurs jours de transport. Je n'ai pas pu parler à Jérémy pour le moment, car ses communications sont surveillées, et nous devons attendre que ce soit lui qui nous joigne. Il te faudra d'ailleurs te montrer extrêmement prudente ; mais c'est un ami sûr. Il fera ce qu'il peut pour toi.

— Merci, vraiment. Il n'y a pas de mots suffisants pour vous exprimer ma gratitude : je vous dois la vie.

Masha et Volya me serrèrent dans leurs bras, et je partis.

# Cinq

---

## *Royaume al'Ewën*

Myvan atterrit avec lourdeur sur la plateforme à l'avant du palais dans un grand bruissement d'ailes maladroit, mais aucun des gardes ne se risqua à esquisser le moindre sourire. Ils tenaient à leur tête, et se moquer de la capitaine, dont les ailes n'avaient pas encore entièrement repoussé depuis que le roi les lui avait coupées, était la meilleure manière de trouver la mort. Myvan ne possédait déjà pas un sens de l'humour très développé au naturel, mais depuis que Sigrîd et le gardien s'étaient enfuis, c'était pire encore. Elle avait envoyé Vem, son bras droit et amant, pour les traquer au-delà du royaume, puisqu'elle ne pouvait plus voler. Mais lorsque le portail s'était effondré, causant la mort de centaines des siens, elle était entrée dans une fureur noire qui ne l'avait plus quittée. Jour après jour, Myvan s'enfonçait dans les ténèbres de la folie vengeresse. Elle ne vivait que dans l'espoir d'éviscérer elle-même sa nièce.

Myvan avait pourtant mis son père en garde : Sigrîd était la fille d'un traître, il était dangereux de lui accorder sa confiance. Rojden, le frère de Myvan, et l'héritier du trône, avait dérobé Llan'Aeg, la pierre qui régénérerait leur monde et leur permettait de vivre. À cause de lui, le royaume se mourait. Les enfants mouraient. La magie-même mourait. C'était intolérable. Son aura bouillonnait d'un vert sombre et trouble qui ondulait autour d'elle en frissons acides. Elle traversa les pièces d'apparat d'un pas hargneux, les pans de sa tunique ivoire claquant sur son pantalon de lin large, et pénétra dans la salle du trône. Les deux Al'Ewëns à l'entrée faillirent lui en interdire l'accès, tant la capitaine

bouillait de rage, mais le roi leur ordonna d'un geste de la laisser passer. C'est à peine si Myvan s'inclina devant le trône.

— Nous devons rouvrir le portail, père. Nous devons y consacrer toutes nos forces ! Il nous faut passer et tuer cette traînée, sinon nous mourrons tous.

— C'est impossible et tu le sais, rétorqua le souverain d'une voix posée.

— Nous n'avons même pas essayé ! Nous pourrions nourrir le Cercle. Puiser une magie supplémentaire afin d'essayer de forcer l'ouverture.

— Nourrir le Cercle ? Et qui vas-tu sacrifier aux arbres ? Tu comptes laisser des volontaires se désigner, ou tu choisiras toi-même ceux qui seront torturés et vidés de leur énergie sacrée ? Nous n'avons aucune garantie que cela fonctionne : es-tu réellement prête à demander un tel sacrifice à notre peuple, juste pour *essayer* ? Quel roi serais-je si j'acceptais la mort des nôtres dans l'unique but d'assouvir ta vengeance ?

Myvan serra les poings et sa poitrine se gonfla de haine.

— Elle doit payer pour le mal qu'elle nous a fait ! Et elle possède Llan'Aeg ! Elle est celle qui a scellé notre anéantissement en détruisant notre seul accès à l'extérieur !

— Tu n'en sais rien, ma fille. Nous n'avons aucune preuve qu'elle détient l'éclat d'étoile. Tu dois impérativement calmer ta colère, ou elle te fera prendre les mauvaises décisions.

— Aucune preuve ?!

Une rage glacée dominait Myvan. Elle tremblait, les muscles contractés pour ne pas sauter à la gorge de son père.

— Personne n'aurait pu libérer une telle puissance, un tel flot de magie pure ! C'est grâce à Llan'Aeg qu'elle a pulvérisé le portail ! Nous avons senti son essence avant que tout ne s'écroule. Vous faites preuve d'une telle faiblesse, père, en refusant d'agir alors que le Royaume se meurt !

— Comment oses-tu ?

Le monarque fit déferler sa puissance sur sa fille, l'obligeant à s'agenouiller pour laisser passer la vague de pouvoir.

— Mon unique préoccupation est de maintenir ce royaume en vie ! Pendant que tu te bats contre tes démons intérieurs, je m'acharne jour après jour à consolider les limites fragiles de notre monde ! Jusqu'à en être vidé, Myvan ! C'est là la faiblesse dont tu parles ? Celle qui lutte pied à pied pour dresser des murs de magie qui protègent les bords extérieurs de notre univers ? Je suis celui qui permet à notre peuple d'exister, tandis que tu te morfonds dans ton égoïste obsession. Tu peux en penser ce que tu veux, ma fille, mais c'est moi qui dirige, et je ne prendrai pas le risque de gâcher une seule vie supplémentaire. Va-t'en maintenant.

C'est presque courbée en deux sous la pression de la colère du roi que Myvan quitta la salle du trône, blême. Quelle humiliation ! Comment le roi pouvait-il se montrer si aveugle ? Il parlait de survie, de quelques semaines, peut-être quelques années seulement gagnées sur l'inéluctable effondrement du royaume. La magie qui l'alimentait n'était plus assez vive, et ça avait empiré depuis que son frère avait volé Llan'Aeg. Myvan prit sa décision. Son père se trompait et ses erreurs seraient lourdes de conséquences. Il avait longtemps été un roi juste et bon, mais l'heure n'était plus à la bonté. C'était une guerre qu'il fallait préparer, et si le monarque ne s'en rendait pas compte, Myvan ferait ce qui devait être fait.



## Six

---

J'empruntai une succession de bus brinquebalants et de trains poussifs. Mes hôtes m'avaient donné un peu d'argent pour me permettre de me nourrir et de me déplacer, mais mon maigre pécule fondait comme peau de chagrin. Je boitais et avançais d'un pas hésitant entre les quais ou sur les parkings des autocars, tant mon corps fatiguait vite. Des élancements aigus me traversaient la jambe à intervalle régulier, me contraignant à serrer les dents. Des pluies cinglantes m'avaient transformée en créature pitoyable. Parfois on se retournait sur moi avec curiosité, mais grâce à la tisane miraculeuse de Masha, je redevenais vite sans intérêt. À plusieurs reprises, des militaires avaient arrêté notre moyen de transport, nous dévisageant avec attention, se figeant parfois devant un passager pour lui demander ses papiers. La tension était palpable dans chaque geste, chaque regard.

Je profitai d'une connexion wifi dans une gare routière pour consulter le net, en quête d'informations sur la situation. Le monde semblait avoir retrouvé un semblant d'équilibre, mais uniquement en raison des mesures drastiques prises par les pays les plus touchés par cette folie. Le conseil des gardiens avait menti au sujet de la présence des « monstres » parmi nous. Ils avaient dissimulé avec soin l'origine bien plus ancienne des Al'Ewëns et s'étaient contentés d'expliquer que des « *créatures* » vivaient parmi les humains, et que c'était grâce à eux, veilleurs et traqueurs réunis, que nous vivions en sécurité. Ils s'étaient attribué le beau rôle, et personne n'avait protesté.

« *Nous contrôlons la situation*, avait affirmé Shane Finney, le haut responsable du conseil des gardiens. *Nous la contrôlons depuis des centaines d'années, soyez rassurés. Nous affrontons les Voraces, nous formons des traqueurs pour cela, et*

*nous sommes en train de venir à bout de cette race maudite. Nous les exterminerons, car nos hommes vouent leur vie à ce combat, ils se sacrifient pour votre sécurité. »*

Une sorte de culte des gardiens s'était mis en place, on les voyait comme de super héros, et sur les réseaux sociaux, certains n'hésitaient pas à jouer de cette image de star. Parmi les plus célèbres, je reconnus avec une grimace de dégoût Madie, la sœur de Lucas, qui exhibait fièrement ses tatouages dans de ridicules poses de guerrière. Mais ses fans l'adoraient et elle pouvait se targuer de milliers de followers éperdus d'admiration.

Je scrutai la toile pour trouver des images de Lucas. Elles étaient rarissimes. On le distinguait au loin sur l'une d'elles, un peu flou, et cette seule apparition avait suffi pour déclencher des réactions qui m'exaspéraient. « *Quand tu veux, gardien !* », « *12 000 sur l'échelle de la sexytude !* » succédaient à « *Thor, va te rhabiller, tu ne fais plus le poids !* », et à d'autres commentaires à caractère carrément sexuel qui me mettaient hors de moi. J'avais des envies de meurtres, et envie de pleurer en même temps. Il me manquait tellement... Un vide glacé se creusait dans mon ventre dès que je pensais à lui. Depuis que je prenais la tisane de Masha, je ne l'avais plus ressenti près de moi... Cent fois par jour, j'étais tentée d'arrêter de boire la décoction, juste pour lui parler quelques secondes, pour poser ma main sur sa joue, malgré les sentiments violents qu'il devait entretenir à mon égard. J'étais prête à subir les foudres de sa colère, rien que pour le regarder encore une fois. Je repoussais cette tentation, à chaque fois avec plus de difficulté.

Les états les plus touchés par la vague de magie avaient pour la plupart mis en place des sortes de directoires militaires qui intégraient des gardiens. Ensemble, ils coordonnaient les clairvoyants qui leur étaient affiliés et organisaient un strict contrôle des identités. Autrement dit, on frôlait la dictature et les arrestations abusives se multipliaient dans certains coins de la planète : pour peu que votre aura soit teintée de la mauvaise couleur, vous étiez repérés et interrogés. Le problème étant que



les Porteurs de peau avaient choisi de ne pas révéler leur existence. Et les vagues de nouveaux clairvoyants se trouvaient donc incapables de faire la différence entre une aura al'Ewën vert vif et une aura jaune tirant sur le kaki d'un Porteur. Quant aux multiples autres nuances, manifestement ils avaient surtout retenu que le bleu était la couleur des gentils gardiens, et tout le reste était à pourchasser.

Pourtant, la situation n'était pas aussi simple qu'on voulait le faire croire au public et les Al'Ewëns étaient loin de constituer la menace monstrueuse que les autorités redoutaient. D'ailleurs, ils n'étaient plus si nombreux à arpenter la terre : apparemment, lorsque j'avais libéré la puissance de Llan'Aeg, l'unique portail qui liait leur royaume au nôtre avait implosé, condamnant à une mort lente tous ceux qui y étaient désormais enfermés. En effet, ainsi que mon grand-père me l'avait expliqué, la poche de réalité qui les abritait était en train de se refermer sur elle-même, grignotant jour après jour des pans entiers de leur univers. Lucas et moi avions été témoins d'un de ces phénomènes terrifiants... Je me sentais affreusement coupable. À cause de moi, le peuple de mon père allait disparaître. Un peuple bien plus ancien que les humains, et qui ne faisait que lutter pour sa propre survie. Des bébés, des milliers d'innocents allaient périr, et ma conscience ne supportait pas très bien ma responsabilité dans cette affaire...

À Kolomna, je descendis du train d'un pas prudent. Une ambiance électrique courut sur ma peau en soubresauts mauvais. Je frissonnai et jetai un œil discret sur mes mains pour vérifier que la tisane continuait de faire effet. J'en avais bu de grandes rasades dans une vieille gourde, toutes les quatre heures, ainsi que Masha me l'avait ordonné. Aucune lueur suspecte ne s'éleva de mes paumes, que je fourrai instinctivement dans mes poches. Malgré la densité de la foule qui se pressait, un silence surnaturel baignait le haut bâtiment au toit vitré. Un cordon de gardes armés barrait l'accès à l'extérieur. Ils arrêtaient tous les passagers. Deux

clairvoyants, dont je remarquai l'aura vacillante, se tenaient à leurs côtés et passaient les gens au crible de leur seconde vue. Le flot s'écoulait lentement, sans trop de heurts, bien que la tension me fasse presque suffoquer.

Un jeune homme maigrichon à l'aura orangée des Porteurs de peau tentait de se faufiler à travers le dispositif de sécurité. Il se dissimulait derrière les piliers de la gare, faisant mine d'attendre quelqu'un. J'ignorais ce qui lui arriverait si les policiers l'arrêtaient. Après tout, seuls les Al'Ewëns devaient être considérés comme des ennemis. Et même si les métamorphes n'avaient pas fait leur coming-out officiel, les gardiens savaient qu'ils existaient. Nous étions tous dans le même camp. Toutefois, son regard effrayé ne présageait rien de bon. J'envisageai un moment de m'occuper de mes propres affaires et de le laisser se débrouiller, mais son air juvénile me culpabilisa : si ç'avait été Matt à sa place, j'aurais aimé que quelqu'un veille sur lui. Avec un soupir, je me décalai dans la file d'attente, et je marchai lentement dans sa direction. Il ne me vit même pas arriver et sursauta lorsque je lui adressai la parole.

— Tu attends quelqu'un ?

— Ne restez pas là, m'ordonna-t-il sèchement.

Il osait à peine respirer.

— Tu devrais cesser de les fixer comme ça, le prévins-je. Tu attires trop l'attention à te comporter comme un voleur.

— Tirez-vous. Je n'ai pas besoin de vous.

Je levai les yeux au ciel. L'arrogance de l'adolescence combinée à l'agressivité naturelle des Porteurs de peau. Un pur bonheur.

— C'est évident, tu maîtrises la situation. Sinon, pour information, je te rappelle que sous ta forme animale, tu n'as pas d'aura. Ces clairvoyants m'ont l'air bien novices, et je suis sûre qu'ils n'imaginent pas que les métamorphes existent. Tu pourrais te faufiler par des ouvertures moins surveillées que celle-ci.

— Vous êtes cinglée ! Je ne suis pas une de ces créatures surnaturelles qu'on voit à la télé !